

« La Machine à beauté »

Guyline Massoutre

Number 66, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29542ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1993). Review of [« La Machine à beauté »]. *Jeu*, (66), 167–169.

d'un décor contraignant qui leur imposent un jeu très physique. Bien que les huit interprètes offrent tous une prestation de qualité, certains réussissent à créer des personnages qui plaisent davantage. Il faut souligner la performance de Jacinthe Tremblay, qui campe un Baloo savoureux, autant grizzli par la force et la détermination qu'ourson de peluche par la candeur, celles aussi de François Bienvenue en Bagherra, de Jacques Routhier, le vociférant Shere Kan, et celle de France Parent, qui se distingue de drôlerie aussi bien en Tabaqui qu'en Bandar log. Avec *Mowgli*, le Théâtre du Double Signe va plus loin que jamais et propose un spectacle aux dimensions universelles pouvant assurément plaire à tous.

Bruno Lemieux

La Machine à beauté,
création du Théâtre de
la Vieille 17. Photo : Jules
Villemaire.



«La Machine à beauté»

Texte et mise en scène : Robert Bellefeuille, d'après le roman de Raymond Plante. Assistance à la mise en scène : Benoit Osborne; masques et costumes : Luce Pelletier; décor et accessoires : Monique Dion; musique : Louise Beaudoin. Avec Bertrand Alain (Jean Betterave, Henri Galope), Esther Beauchemin (Catou Clin d'Œil, Zézette Pavillon, Carmen Létourneau), Marc Bertrand (Josaphat Pavillon, Sylvain Laudriault), Guilaine Guérin (Béatrice Cheminée, Pauline) et Karl Poirier-Petersen (Arsène Clou, Léo). Narration : Mireille Francœur. Coproduction du Théâtre de la Vieille 17 et du Théâtre jeunesse du Centre national des Arts, présentée à la Maison Théâtre du 25 novembre au 20 décembre 1992.

Une tête d'affiche qui aurait pu mal tourner

Le Théâtre de la Vieille 17 aime jouer avec le ridicule : c'est une lecture pleine d'humour et de fantaisie que l'équipe nous a proposée, une fête pour l'œil ravi des petits et des grands. Un spectacle coloré, intelligent et entraînant.

Le roman de Raymond Plante raconte l'aventure incroyable d'un petit village, dont la vie paisible est bouleversée un jour par une délirante invention : le titre vous l'avait clairement dit, c'est une machine qui fabrique de la beauté. Le savant fou Arsène Clou en est le génial promoteur. Mais à qui va-t-elle profiter? à Catou Clin d'Œil, la sympathique photographe, à Josaphat Pavillon, son voisin aux grandes oreilles décollées, à Jean Betterave, l'inspecteur de police, à Béatrice Cheminée, qui n'aime

pas son nez? ou à quelques autres figures hautes en couleurs qui animent la vie tranquille de cette localité, ponctuée des inévitables joies et malheurs du monde ordinaire? Bien sûr, ici-bas rien n'est parfait, et personne n'a ce qu'il désire, mais brinquebalant, ce petit monde va cahin-caha, dans la tradition de la comédie.

Jusqu'au jour où les habitants soupçonnent que quelque chose de louche se trame derrière leur dos. Piqués par la curiosité, ils décident d'en avoir le cœur net. Ils découvrent alors qu'il existe un moyen facile d'embellir sa vie : un «appareil à transformer les choses», un miraculeux engin capable de révolutionner la plus ingrate apparence, et partant le plus difficile caractère. Génial! s'écrient-ils à tour de rôle. Comment résister... quand tout est prêt pour qu'ils soient décidément les plus fûtés. Carmen, la journaliste, est active à la promotion de la nouveauté; aux premières loges de l'actualité, surtout si celle-ci est sensationnelle, la journaliste recueille les opinions des passants et rédige le parfait guide de l'*Allure générale* : les seins rebondissent, les fesses se balancent, les cheveux flottent comme dans un film au ralenti... La beauté est à la portée de chacun!

Aussi tous les habitants veulent-ils essayer la merveilleuse invention. Au comble de la joie, ils se ruent derrière le premier cobaye qui, par le hasard de sa surdité, s'est retrouvé dans la machine et en ressort bientôt, métamorphosé. La laideur a disparu, emportant dans le brouhaha de la machine... toutes les frustrations. Nos têtes ridicules changent de masques, et les jeux de scènes, déjà bien réussis, laissent place aux rebondissements d'une excellente mise en scène. On joue dans le texte avec les images, on jouera d'autant mieux sur la scène avec les masques et les costumes, avec la ridicule machine, lieu des accomplisse-

ments d'un imaginaire à la fois merveilleux et grotesque.

Le miracle s'accomplit; par chance, parce qu'on se souvient des expériences sur le corps humain qui, en des temps d'horreur et de tragique, servirent de prétexte à la conservation d'une race pure. Ces villageois aussi, à l'instar de ce savant dangereusement détraqué, ont trouvé ce qu'ils pensent être «la solution finale». Leur peur du changement n'a d'égale que leur lâcheté. Ils sélectionnent les plus faibles et trouvent les arguments prétendument décisifs pour envoyer sans tambour ni trompette le laideron se faire recomposer une beauté. La machine à transformer se referme comme un piège. Le savant Clou, quant à lui, se moque bien de la manière dont il obtiendra son résultat : il n'aspire qu'à faire reconnaître son génie... Le texte et sa mise en scène soulignent fort bien la cupidité, la loi de la bêtise, l'arrogance et la convoitise d'un petit groupe dans lequel l'un d'eux a trouvé la clé de la manipulation. Au cœur du tintamarre de la machine lancée ricane toujours un diable en pleine folie.

Et voici nos héros tous identiques, habillés en mannequins parfaits, photocopiés en exemplaires multiples : ils sont tous également beaux! Pendant un temps, c'est l'euphorie. Mais rapidement le désenchantement de la monotonie s'installe. Les quiproquos se multiplient, arrive la confusion, puis la désolation. Nos héros naïfs mais sympathiques n'auront alors de cesse... de redevenir des êtres plus ou moins laids et ordinaires, truffés des petits défauts bien assortis à leurs personnalités gentiment sottes. L'aventure se termine sainement, par la révolte des villageois qui font passer le savant fou dans sa propre invention : il disparaît, tandis que chacun retrouve son apparence originelle. La vie reprend.

Raymond Plante a écrit un roman fort savoureux; Robert Bellefeuille en a tiré une adaptation théâtrale tout à fait intelligente et astucieuse. Certains personnages ont disparu du roman, tandis que d'autres sont créés (Henri Galope, Zézette Pavillon, Carmen Létourneau, Sylvain Landriault, Pauline, Léo), et certaines scènes comiques ont été allongées, par exemple les scènes occupées par la maréchaussée. On rit beaucoup dans cette pièce, qui s'en tient à une bienfaisante apologie de la différence. Le ridicule est efficace et sert bien le propos. Ce scénario ne traite jamais les enfants comme des imbéciles et leur sert une langue drôle et savoureuse, sans simplicité excessive. Mais il faut encore davantage louer le travail des masques de Luce Pelletier, qui a eu la bonne idée de dessiner les traits grotesques des personnages à partir du visage même des acteurs, leur donnant ainsi un naturel outré dans lequel ils se sentaient manifestement très à l'aise. La jolie place campée par Monique Dion semblait tout droit sortie d'un livre d'images. Impossible de ne pas reconnaître les fondements de notre société dans ce village d'ici ou d'ailleurs.

Guylaine Massoutre

Terre promise, coproduction des Deux Mondes et du Teatro Dell'Angolo. Photo : Yves Dubé.

«Terre promise / Terra promessa»

Scénario, mise en scène et conception scénique : Nino D'Introna, Daniel Meilleur, Graziano Melano, Giacomo Ravicchio et Monique Rioux; musique originale et environnement sonore : Michel Robidoux; éclairages : Serge Caron. Avec Mark Bromilow, France Mercille, Monique Rioux et Yves Simard. Coproduction des Deux Mondes et du Teatro Dell'Angolo, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 7 au 23 janvier 1993.

À fleur de terre

Après avoir fait le tour du monde, cette coproduction revient à Montréal. On pourrait attribuer son succès à l'adéquation frappante entre l'idée de départ et les moyens pour la réaliser. Même si ce spectacle sans paroles déplace les frontières du théâtre, il n'en est pas pour autant un théâtre d'objet; ce n'est pas non plus un théâtre de jeu physique ou de mime; c'est tout cela peut-être, mais le résultat global, la somme, si l'on peut dire, est autrement original. Pour dire les choses de façon lapidaire, le spectacle tient en deux mots : un cadrage et une pierre.

